

ELENA ARMAS



LE BEST-SELLER INTERNATIONAL
QUI A SÉDUIT PLUS DE 500 000 LECTEURS



The Spanish Love Deception

ELENA
ARMAS

The Spanish Love
Deception

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Émilie Terrao*



Titre original
THE SPANISH LOVE DECEPTION

Éditeur original
Atria Trade Paperback, a trademark of
Simon & Schuster, Inc., New York

© Elena Armas, 2021

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2023

1

— Je veux bien être ton cavalier à ce mariage. Jamais dans mes rêves les plus fous – et, croyez-moi, je possède une imagination débordante – je n’aurais pensé entendre cette voix riche et profonde prononcer ces paroles.

Baissant les yeux, j’ai sondé mon café en quête d’une trace de substance psychotrope qui flotterait à la surface. Cela aurait expliqué ce qui était en train de se passer. Mais non.

Rien. Juste ce qui restait de mon expresso allongé.

— Je suis d’accord pour t’accompagner si c’est si important pour toi, a-t-il ajouté de son timbre rauque.

Abasourdie, j’ai relevé la tête, bouche bée.

— Rosie...

Je me suis interrompue, le mot m’ayant échappé dans un murmure.

— Est-ce qu’il est vraiment là ? Tu peux le voir ? Ou quelqu’un a mis un truc dans mon café sans que je m’en rende compte ?

Rosie – ma meilleure amie et collègue à InTech, la société de conseil en ingénierie basée à New

York où nous nous étions rencontrées et où nous travaillions – a hoché la tête. J’ai regardé ses boucles brunes rebondir tandis qu’une expression incrédule se peignait sur ses traits habituellement doux.

— Non, il est là, a-t-elle chuchoté.

Elle a posé brièvement les yeux derrière moi.

— Bonjour ! a-t-elle lancé joyeusement avant de reporter son attention sur moi. Juste derrière toi.

Les lèvres entrouvertes, j’ai dévisagé mon amie pendant un long moment. Nous nous tenions au bout du couloir du onzième étage du siège d’InTech. Nos deux bureaux étaient relativement proches l’un de l’autre, si bien qu’au moment où j’étais entrée dans le bâtiment, situé au cœur de Manhattan, à proximité de Central Park, je m’étais rendue directement dans le sien.

Mon plan était d’embarquer Rosie et de m’installer avec elle dans les fauteuils rembourrés qui servaient de salle d’attente pour les clients et qui étaient généralement inoccupés à une heure si matinale.

Mais nous n’avions jamais eu l’occasion de les atteindre. J’avais en quelque sorte lâché la bombe avant que nous puissions nous asseoir. Ma situation était à ce point délicate qu’elle nécessitait l’attention immédiate de Rosie. Et alors... alors, il était apparu de nulle part.

— Dois-je le répéter une troisième fois ?

Sa question a fait déferler une nouvelle vague d’incrédulité en moi, me glaçant le sang.

Impossible. Et pourtant, il avait bien prononcé ces mots, mais cela n’avait aucun sens. Pas dans notre monde. Un monde où nous...

— D'accord, a-t-il soupiré. Très bien. Je te propose de t'accompagner.

Il a marqué une pause, me pétrifiant encore davantage.

— Au mariage de ta sœur.

Mon dos s'est contracté, mes épaules se sont raidies.

J'ai même senti le chemisier en satin que j'avais glissé dans mon pantalon camel se tendre sur ma peau.

Il offre de m'accompagner. Au mariage de ma sœur. D'être mon... cavalier ?

J'ai cligné des yeux, ses paroles résonnant dans ma tête. Puis quelque chose m'a frappée de plein fouet. L'absurdité de la plaisanterie – quelle que soit la blague perverse que cet homme indigne de confiance essayait de me faire – a brusquement déclenché un ricanement qui s'est échappé de mes lèvres sans prévenir.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? a-t-il rétorqué aussitôt.

Son ton était plus bas, plus froid.

— Je suis tout à fait sérieux.

J'ai dû retenir un autre éclat de rire. Je ne le croyais pas. Pas une seconde.

— Les chances qu'il soit réellement sérieux, ai-je dit à Rosie, sont les mêmes que celles que Chris Evans sorte de nulle part et me confesse son amour éternel.

J'ai regardé à droite puis à gauche de façon théâtrale.

— Autrement dit, inexistantes. Alors, Rosie, tu disais quelque chose à propos de... M. Frenkel, c'est ça ?

Il n'y avait pas de M. Frenkel.

— Lina, a dit Rosie avec le grand sourire qu'elle arborait quand elle ne voulait pas être impolie. Il a l'air d'être sincère.

Avec ce même rictus étrange aux lèvres, elle a inspecté l'homme qui se tenait dans mon dos.

— Ouais, je pense qu'il l'est.

— Impossible.

J'ai secoué la tête, maintenant mon refus de me retourner et d'admettre que mon amie pouvait avoir raison.

Ce n'était pas imaginable. Il n'y avait aucune chance qu'Aaron Blackford, mon collègue et ennemi notoire, ait ne serait-ce qu'envisagé de me proposer une telle chose. Pas moyen.

Un soupir d'impatience s'est élevé derrière moi.

— Ça devient lassant, Catalina.

Une pause interminable. Puis une autre expiration bruyante, celle-ci beaucoup plus longue. Je ne me suis pas retournée. Je tenais ma position.

— M'ignorer ne me fera pas disparaître. Tu le sais bien.

Je le savais.

— Ça ne veut pas dire que je ne vais pas continuer à essayer, ai-je murmuré.

Rosie m'a lancé un regard. Puis elle a jeté un coup d'œil derrière moi, son sourire toujours bien en place.

— Désolée, Aaron. On ne t'ignore pas.

Son visage s'est crispé.

— On est juste... en train de débattre d'un sujet.

— Mais si, on l'ignore. Inutile de ménager ses sentiments. Il n'en a pas.

— Merci, Rosie, a dit Aaron à ma collègue, la voix dénuée de sa froideur habituelle.

Non qu'il se montre gentil avec qui que ce soit. « Gentil » n'est pas un adjectif qui correspond à Aaron. Je ne le croyais même pas capable d'être amical, mais il avait toujours été moins... sinistre avec Rosie. Une courtoisie qu'il ne m'avait jamais accordée.

— Tu peux demander à Catalina de se retourner ? J'aimerais bien parler à son visage plutôt qu'à l'arrière de sa tête.

Son ton est redevenu glacial lorsqu'il a ajouté :

— À moins qu'il ne s'agisse encore de l'une de ses plaisanteries que je semble incapable de comprendre, et encore moins de trouver drôles.

Une bouffée de chaleur est remontée le long de mon corps jusqu'à atteindre mes joues.

— Bien sûr, a répondu Rosie. Je peux... je peux faire ça.

Son regard est passé du point qu'elle fixait derrière moi à mon visage, et elle a haussé les sourcils.

— Lina... euh... Aaron voudrait que tu te retournes si ce n'est pas encore une de ces blagues qu'il...

— Merci, Rosie. J'ai saisi, ai-je répliqué en serrant les dents.

Sentant mes pommettes s'enflammer, j'ai continué à refuser de lui faire face. Cela aurait impliqué de le laisser gagner au jeu auquel il jouait. En plus, il venait de dire que je n'étais pas drôle. *Lui*.

— S'il te plaît, explique à Aaron que je ne pense pas que l'on puisse rire et encore moins

comprendre une plaisanterie quand on n'a pas soi-même le sens de l'humour.

Rosie s'est gratté la tête, me suppliant du regard.

« Ne m'oblige pas à faire ça », semblait-elle me demander.

J'ai écarquillé les yeux, ignorant sa requête et la pressant de faire ce que je lui disais.

— Aaron, dit-elle, son faux sourire s'accroissant, Lina pense que...

— Je l'ai entendue, Rosie. Merci.

J'étais tellement aux aguets que j'ai perçu l'infime changement dans sa voix marquant le passage au ton qu'il n'utilisait qu'avec moi : sec et froid, et qui s'accompagnait à présent d'une couche supplémentaire de dédain et de détachement. Celui qui conduirait bientôt à une grimace. Je n'avais même pas besoin de me retourner pour le savoir. C'était toujours le cas quand il s'agissait de moi et de ce... truc entre nous.

— Je suis sûr que Catalina entend parfaitement mes paroles d'en bas, mais si tu avais la gentillesse de lui dire que j'ai du travail et que je ne peux pas m'éterniser, j'apprécierais.

D'en bas ? Espèce de géant de... ! Ma taille était dans la moyenne. La moyenne pour une Espagnole, certes, mais la moyenne quand même. Je faisais 1,63 mètre, presque 64, s'il vous plaît !

Les yeux verts de Rosie étaient de nouveau tournés vers moi.

— Aaron a du travail, et il apprécierait...

— Si...

Je me suis arrêtée en entendant le son strident que j'avais émis. Je me suis éclairci la voix et j'ai essayé encore.

— S'il est si occupé, dis-lui qu'il peut retourner à son bureau et reprendre l'activité professionnelle qu'il a scandaleusement interrompue pour mettre son nez dans une conversation qui ne le regarde pas.

La bouche de mon amie s'est ouverte, mais l'homme derrière moi a parlé avant que le moindre son ait pu franchir ses lèvres.

— J'en déduis que tu as entendu ce que j'ai dit. Ma proposition. Bien.

Une pause, pendant laquelle j'ai juré tout bas.

— Alors, quelle est ta réponse ?

Le choc s'est peint sur le visage de Rosie une fois de plus. Mon regard restait sur elle, et j'imaginai que le brun foncé de mes yeux avait viré au rouge sous l'effet de mon agacement croissant.

Ma réponse ? Quelle sorte de défi essayait-il de relever ?

Était-ce sa dernière trouvaille pour jouer avec mes nerfs ? Avec ma santé mentale ?

— Je n'ai aucune idée de ce dont il parle. Je n'ai rien entendu, ai-je menti. Tu peux lui dire ça aussi.

Rosie a replacé une boucle de ses cheveux derrière l'oreille, et ses yeux se sont posés brièvement sur Aaron avant de revenir vers moi.

— J'imagine qu'il fait référence à sa proposition d'être ton cavalier au mariage de ta sœur, a-t-elle expliqué d'une voix douce. Tu sais, juste après que tu m'as dit que les choses avaient changé, et que tu avais besoin de trouver quelqu'un – ou plutôt n'importe qui – pour t'accompagner en Espagne parce que sinon tu mourrais d'une mort lente et douloureuse et...

— Je pense avoir compris, me suis-je empressée de l'interrompre, sentant mon visage devenir écarlate à l'idée qu'Aaron ait entendu tout ça. Merci pour ce récap, Rosie.

Si elle continuait, je mourrais de cette mort lente et douloureuse immédiatement.

— Je crois que tu as employé le terme « désespérée », a ajouté Aaron.

Mes oreilles sont devenues brûlantes. Elles avaient probablement pris une teinte radioactive.

— Non, ai-je soufflé, je n'ai pas utilisé ce mot.

— J'ai bien peur que si, ma chérie, a confirmé ma meilleure amie – ou plutôt mon ex-meilleure amie.

Le regard noir, j'ai articulé : « Tu te fous de moi, espèce de traîtresse ? »

Mais ils avaient tous les deux raison.

— OK, je l'ai dit. Ça ne veut pas dire que je suis vraiment désespérée.

— C'est ce qu'une personne vraiment désespérée dirait. Mais peu importe, si ça peut t'aider à dormir la nuit de te raconter ça.

J'ai poussé un juron tout bas pour la énième fois ce matin-là et j'ai fermé brièvement les yeux.

— Ce ne sont pas tes affaires, Blackford, mais je ne suis pas désespérée, d'accord ? Et je dors très bien la nuit. Non, en fait, je n'ai jamais aussi bien dormi.

Qu'était un mensonge de plus à la pile que j'avais déjà dressée autour de moi ?

Contrairement à ce que je venais de nier, j'étais vraiment, totalement désespérée et prête à tout pour trouver un homme qui accepterait de

m'accompagner à ce mariage. Mais ça ne voulait pas dire que je...

— Bien sûr.

Ironiquement, parmi tous les foutus mots qu'Aaron Blackford avait lancés dans mon dos, ce sont ces deux-là qui m'ont fait perdre contenance. Ce « bien sûr » aussi condescendant que cynique et dédaigneux. Tellement typique d'Aaron.

Bien sûr.

Mon sang s'est mis à bouillonner.

Ma réaction à cette simple expression, qui, prononcée par n'importe qui d'autre, n'aurait eu aucun effet, a été si impulsive que j'ai pris conscience trop tard que je commettais une erreur en me retournant.

En raison de sa taille surnaturelle, je me suis retrouvée face à un large torse moulé dans une chemise immaculée que j'ai eu envie d'arracher et de froisser. Qui se pavanait dans la vie en étant toujours aussi élégant et impeccable ? Aaron Blackford, voilà qui.

J'ai suivi ses épaules puissantes et son cou imposant jusqu'à la ligne ciselée de sa mâchoire. Ses lèvres étaient pincées, comme je l'avais deviné. Mes yeux sont ensuite remontés plus haut, atteignant ses prunelles azur – d'un bleu qui me rappelait les profondeurs de l'océan, où tout était froid et menaçant –, et il m'a transpercée de son regard.

Il a haussé les sourcils.

— Bien sûr ? ai-je sifflé. Tu ne me crois pas ?

Il a secoué la tête, agitant ses cheveux noirs, sans me quitter des yeux.

— Mais je ne veux pas perdre plus de temps à discuter de quelque chose que tu es trop têtue pour admettre.

Cet homme exaspérant qui passait probablement plus de temps à repasser ses vêtements qu'à interagir avec d'autres êtres humains n'allait pas me faire perdre mon sang-froid si tôt le matin.

Luttant pour garder le contrôle de mon corps, j'ai pris une longue et profonde inspiration et j'ai glissé une mèche de cheveux châains derrière mon oreille.

— Si c'est une telle perte de temps, je ne sais vraiment pas ce que tu fais encore ici. Je t'en prie, ne reste pas pour moi ou pour Rosie.

Un petit bruit a échappé à la traîtresse.

— Ce n'est pas ce que je fais, a déclaré Aaron d'un ton égal, mais tu n'as toujours pas répondu à ma question.

— Ce n'était pas une question, ai-je observé. Mais ça n'a aucune importance, parce que je n'ai pas besoin de toi, merci beaucoup.

— Bien sûr, a-t-il répété, faisant monter mon exaspération d'un cran. Et pourtant, je suis convaincu que tu as besoin de moi.

— Tu te trompes.

Il a encore haussé les sourcils.

— Ça ne fait aucun doute, a-t-il affirmé.

— Tu dois avoir de sérieux problèmes d'audition parce que, encore une fois, tu as mal entendu. Je n'ai pas besoin de toi, Aaron Blackford.

J'ai dégluti pour tenter de faire disparaître la sécheresse dans ma bouche.

— Je peux te l'écrire si tu veux. T'envoyer un e-mail aussi, si ça peut aider.

Il a semblé y réfléchir pendant une seconde, l'air indifférent.

Mais je savais qu'il ne laisserait pas tomber si facilement. Ce qu'il a confirmé dès qu'il a repris la parole.

— N'as-tu pas précisé que le mariage était dans un mois et que tu n'avais pas de cavalier ?

Mes lèvres se sont pincées.

— Peut-être. Je ne me souviens pas exactement. Je l'avais dit, mot pour mot.

— Rosie ne t'a-t-elle pas suggéré de t'asseoir au fond et de ne pas attirer l'attention pour que personne ne remarque que tu étais seule ?

La tête de mon amie est apparue dans mon champ de vision.

— En effet. Je lui ai aussi conseillé de porter une couleur terne et non la superbe robe rouge qui...

— Rosie, l'ai-je interrompue. Tu n'aides pas vraiment, là.

Le regard d'Aaron n'a pas faibli lorsqu'il a poursuivi :

— N'as-tu pas ensuite rappelé à Rosie que tu étais la... « putain » de demoiselle d'honneur, pour reprendre tes mots, et que « le moindre idiot à la ronde » – je cite – te remarquerait quoi qu'il arrive ?

— C'est ce qu'elle a dit, ai-je entendu la traîtresse confirmer.

J'ai tourné la tête dans sa direction.

— Quoi ? s'est-elle défendue en haussant les épaules, signant son arrêt de mort. C'est ce que tu as dit, ma chérie.

J'avais besoin de nouveaux amis. Tout de suite.

— Elle l'a dit, a corroboré Aaron, attirant mon regard et mon attention sur lui. Et n'as-tu pas ajouté que ton ex était garçon d'honneur et que l'idée de te tenir à côté de lui, « pathétique et célibataire » – ce sont encore tes mots –, te donnait envie de t'arracher les yeux ?

Je l'avais bel et bien dit. Mais je ne savais pas qu'Aaron écoutait, sinon je n'aurais jamais admis ça à voix haute.

Apparemment, il avait tout entendu et, à présent, il me jetait mes mots à la figure. J'avais beau me répéter que je m'en fichais, ça faisait mal. Je me sentais encore plus seule, nulle et pitoyable.

Ravalant la boule dans ma gorge, j'ai détourné les yeux, les laissant se poser quelque part près de sa pomme d'Adam. Je ne voulais pas voir l'expression de son visage. De la moquerie. De la pitié. Je m'en fichais. Je n'avais pas besoin qu'une personne de plus m'observe de cette façon.

— Tu es désespérée.

J'ai soufflé, l'air quittant mes lèvres avec force. Un signe de tête, c'est tout ce que je lui ai accordé. Et je ne comprenais même pas pourquoi je l'avais fait. Ce n'était pas moi. J'avais l'habitude de me défendre jusqu'à ce que mon adversaire plie le premier. Parce que c'était ce que nous faisons, Aaron et moi. Nous n'épargnions pas les sentiments de l'autre. Ce n'était pas nouveau.

— Alors, emmène-moi. Je serai ton cavalier à ce mariage, Catalina.

Mon regard s'est levé très lentement. Un étrange mélange de méfiance et d'embarras m'envahissait. Qu'il ait été témoin de tout ça était déjà

catastrophique, mais qu'il essaie de l'utiliser à son avantage ? Pour prendre le dessus sur moi ?

À moins que ce ne soit pas son objectif. À moins qu'il y ait une autre explication.

En étudiant son visage, j'ai envisagé toutes les options et motivations possibles sans parvenir à une conclusion raisonnable. Sans trouver la moindre réponse qui m'aiderait à comprendre quelles pouvaient être ses intentions.

Seulement la vérité. La réalité. Nous n'étions pas amis. Nous nous supportions à peine, Aaron Blackford et moi. Nous étions méchants l'un envers l'autre. Nous pointions du doigt nos erreurs, nous critiquions nos façons de travailler, de penser et de vivre. Nous condamnions nos différences. À une époque, j'aurais été capable de jouer aux fléchettes avec un poster de son visage. Et j'étais presque sûre qu'il aurait fait la même chose. Je n'étais pas la seule à évoluer sur le boulevard de la haine. C'était une route à double sens. Non seulement ça, mais c'était lui qui était à l'origine de notre brouille. Je n'avais pas initié ce conflit entre nous. Alors, pourquoi ? Pourquoi feignait-il de m'offrir son aide et pourquoi lui ferais-je plaisir en envisageant de l'accepter ?

— Je suis peut-être désespérée, mais pas à ce point, ai-je répété. Comme je viens de te le dire.

Il a poussé un soupir las. Impatient. Furieux.

— Je te laisse y réfléchir. Tu sais que tu n'as pas d'autre option.

— Je n'ai pas besoin d'y réfléchir.

J'ai agité la main avant de lui offrir ma version du sourire forcé de Rosie.

— Je préfère encore y aller avec un chimpanzé habillé en smoking.

Il a de nouveau haussé les sourcils, le regard amusé.

— Allez, arrête. On sait tous les deux que c'est faux. Même si je suis sûr que certains singes pourraient être à la hauteur de l'occasion. Ton ex sera là. Ta famille. Tu as dit que tu voulais les impressionner, et c'est exactement ce qui se passera si tu y vas avec moi.

Il a incliné la tête.

— Je suis ta meilleure option.

J'ai poussé un grognement en tapant des mains. Une véritable plaie aux yeux bleus arrogants.

— Tu n'es rien du tout, Blackford. Et j'ai plein d'autres options, ai-je rétorqué. Je dégoterai un homme sur Tinder. Je publierai peut-être même une annonce dans le *New York Times*. Je trouverai quelqu'un.

— En seulement quelques semaines ? Hautement improbable.

— Rosie a des amis. Je n'aurai qu'à choisir l'un d'eux.

C'était mon plan depuis le début. Voilà pourquoi je m'étais jetée sur Rosie dès mon arrivée. Une erreur de débutante de ma part, je m'en rendais compte à présent. J'aurais dû attendre de quitter le travail et emmener Rosie dans un endroit sûr, loin d'Aaron, pour parler. Mais après la conversation que j'avais eue au téléphone la veille avec *Mamá*...

Oui. Les choses avaient changé. Ma situation avait définitivement évolué. J'avais besoin de quelqu'un, et n'importe qui ferait l'affaire.

N'importe qui, sauf Aaron, bien sûr. Rosie était née et avait grandi à New York. Elle devait forcément connaître un homme potable.

— N'est-ce pas, Rosie ? L'un de tes amis doit bien être libre.

Elle a relevé la tête.

— Peut-être Marty ? Il adore les mariages.

Je l'ai foudroyée du regard.

— Marty, celui qui s'est soûlé au mariage de ton cousin, qui a volé le micro du groupe et qui a chanté *My Heart Will Go On* jusqu'à ce que ton frère doive le traîner hors de la scène ?

— C'est bien lui, a-t-elle confirmé en grimaçant.

— Sans façon.

Je ne pouvais pas me permettre un tel spectacle au mariage de ma sœur. Elle s'arracherait le cœur et nous le servirait en dessert.

— Et Ryan ?

— Il vient de se fiancer.

J'ai soupiré.

— Je ne suis pas surprise. Ryan est un bon parti.

— Je sais. C'est pour ça que j'ai essayé plusieurs fois de vous mettre ensemble, mais tu...

Je me suis raclé la gorge bruyamment, l'interrompant.

— On ne va pas discuter des raisons pour lesquelles je suis célibataire.

J'ai posé les yeux sur Aaron. Son regard était toujours rivé sur moi.

— Et pourquoi pas... Terry ?

— Il a déménagé à Chicago.

— Merde.

J'ai secoué la tête et fermé les paupières un instant.

— Alors, j'engagerai un acteur. Je le paierai pour qu'il soit mon cavalier.

— Ça risque de te coûter cher, a commenté Aaron sans détour. Et, en général, les acteurs ne courent pas après ce genre de rôle.

J'étais exaspérée.

— Je ferai appel à un professionnel.

Il a pincé les lèvres jusqu'à ce qu'elles ne forment plus qu'une ligne, comme il avait l'habitude de le faire quand il était vraiment énervé.

— Tu serais prête à emmener un gigolo au mariage de ta sœur pour ne pas y aller avec moi ?

— Je parlais d'un escort boy, Blackford. *Por Dios*, ai-je marmonné en regardant ses sourcils se froncer tandis qu'une grimace se dessinait sur son visage. Je ne suis pas à la recherche de ce genre de service. J'ai juste besoin d'un cavalier. C'est ce que ces gens font. Ils t'accompagnent à des événements.

— Ce n'est pas ce qu'ils font, Catalina.

Sa voix était glaciale. Il me jugeait, implacable.

— Tu n'as jamais vu de comédies romantiques ?

Son visage s'est fermé un peu plus.

— Même pas *L'Escorte* ?

Pas de réponse, juste ce regard arctique.

— Est-ce que tu regardes des films, au moins ?
Ou tu ne fais que... travailler ?

Il était possible qu'il ne possède pas de télévision.

Son expression n'a pas changé.

Mon Dieu, je n'ai pas de temps à perdre avec ça. Avec lui.

— Tu sais quoi ? Je m'en fous.

J'ai levé les mains, puis les ai jointes.

— Merci pour... ça. Peu importe ce que c'était. Superbe contribution. Mais je n'ai pas besoin de toi.

— Je pense que si.

— Et moi, je pense que tu es pénible.

— Catalina, a-t-il commencé, sa façon de prononcer mon prénom m'agaçant encore plus. Tu te fais des illusions si tu imagines pouvoir trouver quelqu'un en si peu de temps.

Une fois de plus, Aaron Blackford n'avait pas tort.

J'étais probablement un peu folle. Et il n'était même pas au courant du mensonge. *Mon* mensonge. Non pas que j'envisageais de lui en parler, mais ça ne changeait pas les faits. J'avais besoin de quelqu'un, n'importe qui sauf Aaron, pour venir avec moi au mariage d'Isabel en Espagne. Parce que (A) j'étais la sœur de la mariée et sa demoiselle d'honneur ; (B) mon ex, Daniel, était le frère du marié et son témoin. Hier, j'avais appris qu'il s'était fiancé, chose que ma famille m'avait soigneusement cachée. Si on ne comptait pas les rares et plutôt infructueux rencards que j'avais eus, j'étais techniquement célibataire depuis environ six ans. Depuis que j'avais quitté l'Espagne et emménagé aux États-Unis, ce qui s'était passé peu de temps après que ma seule et unique relation m'avait explosé au visage. Tous les invités le savaient – parce qu'il n'y avait pas de secrets dans les familles comme la mienne, et encore moins dans les petites villes comme celle d'où je venais – et avaient pitié de moi. D'où mon mensonge.

Le mensonge.

Celui que j'avais en quelque sorte nourri auprès de ma mère, et par conséquent auprès de tout le clan Martín parce que l'intimité et les frontières n'existaient pas quand il s'agissait de nous. Bon sang, à l'heure qu'il était, la nouvelle avait probablement été publiée dans le journal local.

Catalina Martín, enfin casée. Sa famille est heureuse d'annoncer qu'elle viendra au mariage avec son petit ami américain. Tout le monde est invité à assister à l'événement le plus extraordinaire de la décennie.

Parce que c'était ce que j'avais fait. Juste après que la révélation des fiançailles de Daniel avait surgi de la bouche de ma mère, j'avais déclaré que je viendrais aussi avec quelqu'un. Non, pas juste quelqu'un. J'avais dit – menti, inventé – que je viendrais avec mon petit ami.

Qui, techniquement, n'existait pas. Pas encore.

OK, qui n'existerait sûrement jamais. Aaron avait raison. Dénicher un cavalier en si peu de temps était sans doute un peu optimiste. Croire que je trouverais quelqu'un pour jouer le rôle de mon petit ami imaginaire était probablement délirant. Mais admettre qu'Aaron était mon seul choix et accepter son offre ? C'était carrément de la folie.

— Je vois que ça commence enfin à atteindre ton cerveau.

Les mots d'Aaron m'ont ramenée dans l'instant présent, et j'ai découvert ses yeux azur braqués sur moi.

— Je vais te laisser t'habituer à l'idée. Fais-moi juste savoir quand tu auras pris ta décision.

Mes lèvres se sont serrées, et j'ai senti mes joues s'enflammer de nouveau. À quel point devais-je

être pathétique pour qu'Aaron Blackford, qui ne m'avait jamais appréciée le moins du monde, ait pitié de moi et me propose d'être mon cavalier ? J'ai croisé les bras et tourné la tête pour échapper à son regard glacé et impitoyable.

— Oh ! Et, Catalina ?

— Oui ?

Le mot m'avait échappé faiblement. *Argh, pathétique !*

— Essaie de ne pas être en retard à notre rendez-vous de 10 heures. Ça n'a plus rien de charmant.

Mon regard s'est posé sur lui, mon souffle s'est coincé dans ma gorge.

Connard.

Je me suis promis qu'un jour je trouverais le moyen de me hisser à sa hauteur et de lui balancer un objet très lourd au visage.

Un an et huit mois. C'était le temps que je l'avais supporté. J'avais compté, attendu mon heure.

Puis, avec rien de plus qu'un hochement de tête, il a pivoté et s'est éloigné. Congédié jusqu'à nouvel ordre.

— Bon, c'était...

Rosie s'est arrêtée au milieu de sa phrase.

— Exaspérant ? Insultant ? Bizarre ? ai-je suggéré en enfouissant mon visage dans mes mains.

— Inattendu, a-t-elle déclaré. Et intéressant.

En la regardant entre mes doigts, j'ai vu les commissures de ses lèvres se relever.

— Notre amitié est morte, Rosalyn Graham.

Elle a gloussé.

— Tu n'en penses pas un mot.

Je ne le pensais pas ; elle ne se débarrasserait jamais de moi.

— Alors...

Rosie a glissé son bras sous le mien et m'a poussée dans le couloir.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Un souffle saccadé m'a échappé, emportant toute mon énergie avec lui.

— Je... je n'en ai pas la moindre idée.

Mais j'étais sûre d'une chose : je n'accepterais pas l'offre d'Aaron Blackford. Il n'était pas ma seule option, et il n'était certainement pas la meilleure non plus. Il n'était rien pour moi. Surtout pas mon cavalier au mariage de ma sœur.

2

Je n'étais pas en retard.

Cela faisait exactement un an et huit mois que je n'avais pas été en retard à une seule réunion. Pour quelle raison ?

Aaron Blackford.

Une seule fois. Je n'avais été en retard qu'une fois en présence d'Aaron, et depuis, il ne cessait de le ressortir à la moindre occasion.

Il n'avait jamais prétendu que c'était dû à mes origines espagnoles ou au fait que j'étais une femme. Deux stéréotypes infondés pour expliquer un manque de ponctualité maladif.

Aaron était pragmatique. Il soulignait les faits, énonçait des vérités vérifiables. Il avait été éduqué ainsi, comme tous les autres ingénieurs de la société de conseil pour laquelle nous travaillions, moi comprise. Et, techniquement, j'avais été en retard ce jour-là. Une seule fois, et cela remontait à des mois. En effet, j'avais raté les quinze premières minutes d'une présentation importante. Une présentation assurée par Aaron en personne – au cours de sa première semaine chez InTech –,

et je devais admettre que j'avais fait une entrée terriblement bruyante et manqué de peu de renverser une cafetière pleine.

Ce n'était pas le meilleur moyen de faire bonne impression devant un nouveau collègue, mais que voulez-vous ? Cela pouvait arriver. Ce type d'incident insignifiant et involontaire était courant. Généralement, les gens s'en remettaient et passaient à autre chose.

Pas Aaron.

Au lieu de cela, semaine après semaine, mois après mois, il m'avait aboyé des trucs comme « essaie de ne pas être en retard à la réunion de 10 heures. Ça n'a plus rien de charmant ».

Au lieu de cela, chaque fois qu'il entra dans une salle de réunion et qu'il m'y trouvait installée, arrivée en avance, il consultait sa montre et prenait l'air surpris.

Au lieu de cela, il éloignait les cafetières en inclinant la tête dans ma direction.

Voilà ce que faisait Aaron au lieu d'oublier cet incident et de tourner la page.

— Bonjour, Lina.

La voix aimable d'Héctor m'est parvenue depuis la porte. Avant même de voir son visage, j'ai deviné qu'il souriait, comme il le faisait toujours.

— *Buenos días*, Héctor, ai-je répondu dans notre langue maternelle à tous les deux.

L'homme que je considérais comme un oncle après qu'il m'avait accueillie dans le cercle étroit de sa famille a posé une main sur mon épaule et l'a serrée légèrement.

— Tu vas bien, *mija* ?

— Ça peut aller, ai-je dit en lui rendant son sourire.

— Tu seras là au barbecue ? C'est le mois prochain, et Lourdes n'arrête pas de me dire de te le rappeler. Elle prépare du *ceviche* cette fois, et tu es la seule qui en mange.

Il a ri.

C'était vrai. Aucun membre de la famille Díaz n'était un grand fan de ce plat péruvien à base de poisson. Ce que, encore aujourd'hui, je n'arrivais toujours pas à comprendre.

— Ne sois pas bête ! ai-je plaisanté en agitant la main et en riant. Bien sûr que je serai là.

Héctor prenait sa place habituelle à ma droite lorsque nos trois autres collègues conviés à la réunion ont pénétré dans la pièce en marmonnant des bonjours.

Me détournant du sourire bienveillant d'Héctor, j'ai observé les hommes qui contournaient la table et s'installaient pour assister à notre réunion de 10 heures.

Le visage d'Aaron est apparu en face de moi. Il haussait les sourcils, et son regard a brièvement croisé le mien. J'ai remarqué son petit rictus tandis qu'il tirait une chaise.

J'ai levé les yeux au ciel avant de porter mon attention sur Gérard, dont le crâne chauve scintillait sous la lumière fluorescente des néons alors qu'il calait son corps potelé dans un fauteuil. Venait ensuite Kabir, qui avait été récemment promu au poste que tout le monde dans cette pièce occupait : chef d'équipe du service Solutions de la société. Celui-ci englobait quasiment toutes

les disciplines, sauf le génie civil, qui constituait un département à lui seul.

— Bonjour à tous, a commencé Kabir avec l'enthousiasme que seul quelqu'un qui est en poste depuis un mois peut afficher. Cette semaine, c'est moi qui mènerai la réunion et qui en établirai le compte rendu. Merci donc de bien vouloir répondre présent à l'appel de votre nom.

Un grognement exaspéré et familier s'est élevé dans la pièce. J'ai lancé un coup d'œil à l'homme en face de moi et ai découvert l'expression irritée qui accompagnait ce son.

— Bien sûr, Kabir, ai-je dit en souriant, même si, pour une fois, je partageais le sentiment d'Aaron. Je t'en prie, fais l'appel.

Les yeux couleur océan de mon ennemi juré se sont posés sur moi, glacials.

J'ai soutenu son regard tandis que Kabir énonçait nos noms tour à tour, obtenant la confirmation d'Héctor et de Gérald, une réponse inhabituellement enjouée de ma part et un autre grognement de Monsieur Grincheux.

— Très bien, merci, a conclu Kabir. Le premier point porte sur la mise à jour du statut des différents projets. Qui veut commencer ?

Sa demande a été accueillie par un silence.

InTech fournissait des services d'ingénierie à toute entité qui n'avait pas la capacité ou les ressources pour mener à bien ses propres projets. Parfois, une équipe de cinq ou six salariés était mise à disposition ; d'autres fois, une seule personne était nécessaire. Ainsi, les cinq chefs d'équipe de notre département supervisaient divers projets pour des clients différents, de leur

conception jusqu'à leur déploiement. Nous définissions des plannings et traitions toutes sortes de problèmes et de difficultés qui survenaient aux divers stades de chaque mission. Nous tenions des conférences téléphoniques avec les clients et les multiples parties prenantes tous les jours. Le statut de chaque projet pouvait changer si rapidement et de manière si complexe qu'il était impossible pour un chef d'équipe d'en relater l'avancement en seulement quelques minutes. Voilà pourquoi la question de Kabir avait été accueillie par un silence. Et pourquoi cette réunion n'était pas vraiment utile.

— Hum...

Kabir a remué dans son fauteuil, mal à l'aise.

— OK, je peux commencer. Oui, je vais me lancer.

Il a feuilleté un dossier qu'il avait apporté.

— Cette semaine, nous présenterons à Telekooor le nouveau budget que nous avons établi pour eux. Comme vous le savez, cette start-up travaille sur un service de cloud destiné à valoriser les données mobiles sur les transports publics. Or, les ressources disponibles sont plutôt limitées et...

J'écoutais distraitement mon collègue tandis que mes yeux parcouraient la salle de réunion. Héctor hochait la tête, même si je le soupçonnais de ne pas être beaucoup plus attentif que moi. Gérald, en revanche, consultait ouvertement son téléphone. *Grossier personnage. Tellement impoli.* Je n'en attendais pas mieux de sa part.

Et puis, il y avait lui. Aaron Blackford qui, je m'en suis rendu compte en surprenant son regard, me dévisageait depuis le début de la réunion.

Il a tendu un bras dans ma direction, ses yeux plantés dans les miens. J'ai compris ce qu'il était sur le point de faire. Sa main imposante s'est emparée de l'objet devant moi. La cafetière. J'ai plissé les paupières, observant la façon dont ses longs doigts s'enroulaient autour de la poignée.

Il l'a fait glisser sur toute la surface de la table en chêne.

Très lentement. Puis il m'a fait un signe de tête.

Espèce d'insupportable petit rancunier aux yeux bleus.

Je lui ai adressé un sourire crispé, les lèvres pincées – l'autre option consistant à me jeter à travers la table pour lui renverser le contenu de cette fichue cafetière dessus. Encore.

Mais intentionnellement, cette fois-ci.

Déterminée à chasser cette pensée, je me suis mise à griffonner furieusement une liste de choses à faire sur mon agenda.

Demander à Isa si le bouquet qu'elle a commandé pour Mamá est composé de pivoines ou de lys.

Commander un bouquet de pivoines ou de lys pour Tía Carmen.

Si nous ne le faisons pas, elle nous maudirait, moi, Isa – ma sœur et future mariée – et Mamá jusqu'au jour de notre mort.

Envoyer les détails de mon vol à Papá pour qu'il sache à quelle heure venir me chercher à l'aéroport.

Dire à Isa de rappeler à Papá que je lui ai envoyé les détails de mon vol pour qu'il vienne me chercher à l'aéroport.

J'ai porté le stylo à mes lèvres, hantée par une terrible impression d'oublier quelque chose d'important.

Mâchant mon stylo, je me suis creusé la cervelle pour trouver ce qui m'échappait. C'est alors qu'une voix que j'étais malheureusement condamnée à entendre a tonné dans ma tête.

Tu te fais des illusions si tu imagines pouvoir trouver quelqu'un en si peu de temps.

Mes yeux se sont de nouveau posés sur l'homme assis en face de moi, et j'ai croisé son regard. Comme s'il m'avait surpris en flagrant délit, mes joues se sont enflammées et j'ai baissé la tête sur ma liste.

Trouver un petit ami.

J'ai aussitôt rayé cette ligne.

Trouver un faux petit ami. Inutile d'en dénicher un vrai.

— ... et voilà où nous en sommes.

Les mots de Kabir me sont parvenus quelque part à l'arrière de mon cerveau.

J'ai continué à travailler sur ma liste.

Trouver un faux petit ami. Inutile d'en dénicher un vrai. Et surtout PAS LUI.

J'avais forcément d'autres options. Mais pas un escort boy. Une rapide recherche sur Google m'avait confirmé qu'Aaron avait raison. Encore une fois. Apparemment, Hollywood m'avait menti. New York semblait regorger d'hommes et de femmes offrant un large éventail de services en tous genres qui ne se limitaient pas à l'accompagnement.

J'ai fait la grimace et j'ai serré les dents sur le stylo. Jamais je ne l'admettrais devant Aaron. Je préférerais renoncer au chocolat pendant un an plutôt que lui avouer qu'il avait raison.

Mais j'étais désespérée. Il l'avait bien compris aussi. Il me fallait un homme prêt à prétendre

devant toute ma famille qu'il était engagé dans une relation sérieuse avec moi. Et pas seulement le jour du mariage, mais aussi au cours des deux journées de célébrations qui le précéderaient. Ce qui signifiait que j'étais foutue. J'étais...

— ... et cette personne sera Lina.

Mon nom a percé les limbes de mon cerveau, faisant disparaître tout le reste. J'ai laissé tomber mon stylo sur la table et me suis éclairci la voix.

— Oui, bien sûr, ai-je dit en m'efforçant de reprendre le cours de la discussion. J'écoute. J'écoute.

— N'est-ce pas ce que dirait quelqu'un qui n'a pas écouté ?

Mon regard a traversé la pièce, rencontrant des yeux bleus que j'aurais pu qualifier d'amusés si leur propriétaire avait été doté d'émotions humaines.

J'ai redressé les épaules et j'ai tourné une page de mon agenda.

— Je notais quelque chose pour un appel que j'ai avec un client plus tard et j'ai perdu le fil de la conversation, ai-je menti. Quelque chose d'important.

Aaron a laissé échapper un *hum* en hochant la tête. Heureusement, il n'a pas insisté.

— Récapitulons un peu. Juste pour que nous sachions tous où nous en sommes, a proposé Kabir d'une voix douce.

Il aura droit à un muffin demain.

— Merci, Kabir, ai-je dit avec un grand sourire.

Ce qui l'a fait rougir avant qu'il me rende la pareille.

J'ai entendu un soupir impatient venant de l'autre côté de la table.

Lui, il n'aura pas de muffin, ni demain ni jamais.

— Bien, a fini par reprendre Kabir. Jeff voulait assister à la présentation d'aujourd'hui pour te le dire personnellement, mais tu sais combien l'emploi du temps d'un chef de département est chargé. Beaucoup de réunions se chevauchent. Il te transmettra toutes les infos dont tu auras besoin, mais j'ai pensé que ce serait une bonne idée de te prévenir.

J'ai cligné des yeux. *Mais de quoi on parle, bon sang ?*

— Merci encore, Kabir.

— Je t'en prie, Lina.

Il a hoché la tête.

— Je considère que la communication entre nous cinq est la clé pour accomplir...

La voix d'Aaron s'est élevée dans la pièce.

— Kabir, viens-en au fait.

Kabir l'a regardé, l'air un peu surpris.

— Oui, merci, Aaron.

Il a dû s'éclaircir la voix deux fois avant de pouvoir continuer :

— InTech organisera une journée portes ouvertes dans quelques semaines. De nombreuses personnes y assisteront, principalement des prospects curieux de découvrir ce que nous offrons, mais aussi certains des plus gros clients de notre portefeuille. Jeff a précisé que tous les participants seraient des cadres dirigeants, ce qui est logique, puisque cette initiative vise à étendre et à renforcer notre réseau. Il veut que l'entreprise InTech apparaisse sous son meilleur jour. Qu'elle

témoigne de sa modernité. Que nous démontrions que nous sommes au fait des tendances actuelles du marché. Mais, en même temps, il tient à ce que nous prouvions à nos prospects et à nos clients que nous ne faisons pas que travailler.

Il a gloussé nerveusement.

— C'est pourquoi la journée portes ouvertes s'étendra de 8 heures, heure à laquelle les participants seront accueillis ici, au siège, jusqu'à minuit.

— Minuit ? ai-je murmuré, à peine capable de dissimuler ma surprise.

— Oui.

Kabir a hoché la tête avec enthousiasme.

— N'est-ce pas rafraîchissant ? Ce sera un événement à part entière. Toutes sortes d'ateliers sur les nouvelles technologies, des sessions d'échange de connaissances, des activités pour apprendre à connaître nos clients et leurs besoins. Et, bien sûr, le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner seront servis par un traiteur. Oh, et des boissons pour la soirée. Vous savez, pour détendre l'atmosphère.

Mes yeux s'écarquillaient au fur et à mesure des explications de Kabir.

— C'est..., a commencé Héctor. C'est original.

C'était le cas. Et cela promettait d'être un événement complexe à organiser en seulement quelques semaines.

— En effet, a répondu Gérald, l'air suspicieusement suffisant. Cette journée mettra définitivement la lumière sur InTech.

Kabir a hoché la tête alors que son regard rencontra le mien.

— Absolument. Et Jeff souhaite que tu sois en charge de tout, Lina. N'est-ce pas génial ?

J'ai cligné des yeux en me calant contre le dossier de mon siège.

— Il veut que j'organise tout ça ?

— Oui.

Mon collègue m'a souri, comme s'il venait de m'annoncer une bonne nouvelle.

— Et que tu en sois l'hôtesse aussi. De nous cinq, tu es notre option la plus attractive.

J'ai vu son sourire disparaître, probablement en raison de l'expression de mon visage.

« Attractive ». Prenant une profonde inspiration, j'ai essayé de me calmer.

— Eh bien, je suis flattée d'être considérée comme « l'option la plus attractive », ai-je menti, m'efforçant d'ignorer le fait que mon sang avait commencé à bouillonner dans mes veines, mais je n'ai ni le temps ni l'expérience pour organiser un tel événement.

— Mais Jeff a insisté, a rétorqué Kabir. Et il est primordial pour InTech d'avoir quelqu'un comme toi pour représenter la société.

J'aurais dû demander ce que « quelqu'un comme moi » était censé vouloir dire, mais je n'étais pas certaine d'avoir envie d'entendre la réponse.

Ma gorge était sèche, tout à coup, et j'ai eu du mal à déglutir.

— N'importe lequel d'entre nous ne pourrait-il pas atteindre le même objectif ? Un événement aussi important ne devrait-il pas être confié à quelqu'un ayant de l'expérience dans ce qui ressemble à un exercice de relations publiques ?

Kabir a éludé ma question.

— Jeff a dit que tu serais parfaite pour organiser cet événement. Qu'il était inutile de dépenser de l'argent pour recourir aux services d'une autre personne. Et puis, tu es...

Il a marqué une pause avec l'expression de quelqu'un qui aurait préféré être partout sauf ici.

— ... sociable, joyeuse.

Serrant mon poing sous la table, j'ai fait de mon mieux pour dissimuler mon agitation intérieure.

— Bien sûr, ai-je sifflé finalement.

C'était le rêve de tout un chacun, d'être qualifié de joyeux par son patron.

— Mais j'ai aussi du travail, des projets sur lesquels je bosse jour et nuit. En quoi cet... événement est-il plus important que mes clients et mes responsabilités actuelles ?

Je suis restée silencieuse pendant un long moment, attendant le soutien de mes collègues.

Tout type de soutien.

Rien n'est venu, juste le silence tendu qui accompagne généralement ce genre de situation.

Je me suis agitée dans mon fauteuil, sentant mes joues s'échauffer sous l'effet de la frustration.

— Kabir, ai-je ajouté aussi calmement que possible, j'ai bien compris que Jeff avait suggéré que je m'occupe de cet événement, mais tu as conscience que ça n'a aucun sens, n'est-ce pas ? Je ne saurais même pas par où commencer.

Ce n'était pas ce pour quoi j'avais été embauchée, ni ce pour quoi j'étais payée.

Aucun d'eux ne voulait l'admettre, alors même que leur appui aurait pu faire la différence. Cela

aurait mené à la véritable raison pour laquelle on souhaitait me confier cette tâche.

— J'ai déjà récupéré les dossiers des meilleurs membres de mon équipe, Linda et Patricia, qui sont en congé maternité. J'ai du mal à tout faire tenir sur ma semaine de travail.

Je détestais avoir à me plaindre et à quémander un peu de compréhension, mais que pouvais-je faire d'autre à ce stade ?

Gérald a ricané, et j'ai tourné la tête dans sa direction.

— Eh bien, c'est l'inconvénient d'engager des femmes dans la trentaine.

J'ai failli m'étouffer. Avait-il vraiment dit ça ? J'ai ouvert la bouche, mais Héctor m'a interrompue avant que je puisse répondre.

— D'accord, et si on te donnait tous un coup de main ? a-t-il suggéré.

Je l'ai dévisagé. Il arborait une expression résignée.

— Chacun pourrait apporter son soutien.

J'adorais cet homme, mais son cœur tendre et son manque d'esprit de confrontation ne m'étaient pas d'une grande aide. Il ne faisait que tourner autour du vrai problème.

— On n'est plus au lycée, Héctor, a répondu Gérald. Nous sommes des professionnels, et il est hors de question que nous participions à cela.

Il a ricané de nouveau en agitant son crâne chauve et gras.

La bouche d'Héctor s'est fermée.

Kabir a repris la parole :

— Je te transmettrai la liste d'invités que Jeff a établie, Lina.

J'ai secoué la tête, sentant mon visage s'enflammer de plus belle, me mordant la langue pour ne pas dire à mon collègue quelque chose que je regretterais.

— Oh ! a ajouté Kabir. Jeff a aussi quelques idées pour les repas. C'est dans un autre e-mail que je te transférerai également. Il veut que tu fasses quelques recherches à ce sujet. Peut-être même que tu réfléchisses à un thème. Il a assuré que tu saurais quoi faire.

J'ai prononcé un juron silencieux qui m'aurait valu d'être conduite à l'église par l'oreille si ma grand-mère avait été là. *Je saurais quoi faire ? Et comment le saurais-je ?*

J'ai saisi mon stylo à deux mains pour évacuer un peu ma colère croissante, puis j'ai pris une grande inspiration.

— J'en parlerai à Jeff moi-même, ai-je dit, les dents serrées et le sourire crispé. Je n'ai pas l'habitude de le déranger, mais...

— Tu veux bien arrêter de nous faire perdre notre temps ? s'est emporté Gérald, me laissant déconcertée. Tu n'as pas à aller voir le patron pour ça.

Son doigt potelé s'est agité en l'air.

— Arrête de te trouver des excuses et fais ce qu'on te demande. Tu es capable de sourire et de te montrer très agréable pendant toute une journée, n'est-ce pas ?

Ses paroles ont résonné dans ma tête tandis que je le fixais, les yeux écarquillés.

Cet homme en sueur, engoncé dans une chemise conçue pour quelqu'un qui avait une classe qu'il n'aurait jamais, était prêt à saisir la moindre

occasion de faire tomber un collègue. D'autant plus s'il s'agissait d'une femme. Je le savais.

— Gérald...

J'ai adouci ma voix et augmenté la pression sur mon stylo en priant pour qu'il ne se brise pas et révèle ainsi à quel point j'étais indignée.

— ... le but de cette réunion est de discuter de problèmes comme celui-ci. Alors, je suis désolée, mais tu vas devoir m'écouter et faire exactement...

— Ma jolie, m'a-t-il coupée, un rictus se dessinant sur son visage, vois ça comme une fête. Les femmes s'y connaissent dans ce domaine, n'est-ce pas ? Il suffit de préparer quelques activités, de faire livrer de la nourriture, de mettre de beaux vêtements et de plaisanter avec les clients. Tu es jeune et séduisante, tu n'auras même pas à utiliser ton cerveau. Ils te mangeront dans la main.

Il a gloussé.

— Je suis sûr que tu sais comment t'y prendre, je me trompe ?

Je me suis étouffée en entendant ces mots. Incapable de me contrôler, j'ai senti mes jambes se déplier tandis que je me levais. Ma chaise a basculé en arrière avec un bruit sourd. J'ai plaqué les deux mains sur la surface de la table, mon cerveau s'est vidé l'espace d'une seconde, et j'ai vu rouge. Littéralement. À ce moment précis, j'ai compris d'où venait cette expression.

Quelque part à ma droite, Hector a poussé un profond soupir. Il me murmurait quelque chose, mais je n'entendais rien.

Je ne percevais que les battements de mon cœur dans ma poitrine.

Elle était là, la vérité. La raison pour laquelle moi, parmi les cinq personnes présentes dans cette pièce, j'avais été désignée pour organiser cette satanée journée. J'étais une femme – la seule femme du département à la tête d'une équipe – et j'avais les qualités requises, peu importe que mes courbes soient généreuses ou non. Joyeuse, mignonne, féminine. J'étais « l'option attractive », apparemment. Je serais exposée à nos clients comme la preuve irréfutable du fait qu'InTech n'était pas resté accroché au passé.

— Lina.

J'avais voulu garder une voix ferme et calme, et j'étais furieuse de ne pas y être parvenue.

— Pas « ma jolie ». Je m'appelle Lina.

Je me suis rassise très lentement, prenant un moment supplémentaire pour me calmer.

Je gère. Il faut que je gère.

— La prochaine fois, assure-toi de m'appeler par mon prénom, s'il te plaît. Et adresse-toi à moi avec la décence et le professionnalisme dont tu fais preuve avec tous les autres.

Le son de ma voix était déplaisant à mes oreilles. Elle me donnait le sentiment d'être cette version faible de moi-même que je ne voulais pas être. Au moins, j'avais réussi à dire tout ça sans péter les plombs, ni m'enfuir.

— Merci.

Sentant les larmes monter sous l'effet de l'indignation et de la frustration, j'ai cligné des yeux plusieurs fois en priant pour retrouver une expression neutre. Souhaitant que la boule dans ma gorge n'ait rien à voir avec ma gêne, même si c'était le cas. Comment ne pas être gênée après

avoir craqué de cette manière ? Comment ne pas l'être en constatant que malgré ce que j'avais vécu il y avait maintenant une éternité, alors que ce n'était pas la première fois que j'avais affaire à ce genre de connerie, je ne savais toujours pas gérer ces situations ?

Gérald a levé les yeux au ciel.

— Ne le prends pas autant à cœur, Lina.

Il m'a lancé un regard condescendant.

— Je ne faisais que plaisanter. Pas vrai, les gars ?

Il a regardé nos collègues, en quête de soutien.

Il n'en a pas trouvé.

Du coin de l'œil, j'ai vu Hécator se recroqueviller sur son siège.

— Gérald..., a-t-il dit, l'air fatigué et découragé. Voyons...

Concentrée sur Gérald tandis que je m'efforçais de contrôler mon souffle qui agitait ma poitrine sous l'effet de l'impuissance, je refusais de poser les yeux sur les deux autres hommes, Kabir et Aaron, qui restaient muets.

Ils pensaient probablement qu'ils ne prenaient pas parti, mais c'était le cas. C'était exactement ce qu'ils faisaient en se murant dans le silence.

— Oh, allez, quoi ! a repris Gérald. Ce n'est pas comme si j'avais dit quelque chose qui n'est pas vrai. Elle n'a même pas à essayer...

Avant que j'aie pu rassembler mon courage pour l'arrêter, la dernière personne dans la salle que je m'attendais à entendre m'a devancée.

— Nous en avons terminé.

J'ai tourné la tête vers Aaron et l'ai trouvé en train de dévisager Gérald avec un air si dur et

glacial que j'ai presque senti la température de la pièce chuter de quelques degrés.

J'ai détourné mon regard d'Aaron. Il aurait pu dire n'importe quoi au cours des dix dernières minutes, et il avait choisi de ne pas le faire. En ce qui me concernait, il aurait pu rester silencieux.

La chaise de Gérald a raclé le sol et il s'est levé.

— Oui, je le crois aussi, a-t-il dit platement en rassemblant ses affaires. Je n'ai pas de temps à perdre avec ça moi non plus. Elle sait ce qu'il faut faire, de toute façon.

Et, sur cette petite perle, Gérald s'est dirigé vers la porte et a quitté la pièce.

Mon cœur battait toujours la chamade, mon sang me martelant les tempes.

Kabir s'est levé à son tour et m'a regardée d'un air désolé.

— Je ne suis pas de son côté, tu sais.

Ses yeux se sont rapidement posés sur Aaron, puis sont revenus sur moi aussitôt.

— Tout ça vient de Jeff ; il veut que tu le fasses. N'y cherche pas un sens caché. Prends-le comme un compliment.

Sans répondre, je l'ai regardé quitter la pièce.

L'homme qui m'avait accueillie et presque traitée comme un membre du clan Díaz m'a contemplée en secouant la tête.

— *Qué pendejo !*

Ces mots m'ont arraché un faible sourire, car même si cette insulte n'était pas employée en Espagne, je voyais exactement ce qu'il voulait dire.

Et Héctor avait raison. Gérald était un vrai connard.

Et puis, il y avait Aaron. Qui n'avait même pas encore pris la peine de me regarder. Ses longues mains rassemblaient méthodiquement ses affaires. Il a repoussé son siège pour se redresser, dominant la pièce de toute sa haute taille.

Tandis que je l'observais, perturbée par tout ce qui venait de se passer, j'ai vu qu'il me lançait des regards à la dérobée. Ses yeux avaient retrouvé leur sobriété, ce semblant de distance. Ils se sont posés brièvement sur moi avant de se détourner presque aussitôt.

Comme il le faisait toujours.

J'ai regardé sa silhouette imposante se diriger vers la porte puis dans le couloir tandis que mon cœur continuait à battre à un rythme précipité.

— Allons-y, *mija*, a dit Héctor. J'ai un sac de *chicharrones* dans mon bureau. Ximena l'a glissé dans ma sacoche d'ordinateur l'autre jour et je l'ai gardé.

Il m'a fait un clin d'œil.

J'ai eu un petit rire en me levant à mon tour. La fille d'Héctor aurait droit à un câlin de ma part la prochaine fois que je la verrais.

— Tu devrais augmenter l'argent de poche de cette gamine.

Je l'ai suivi, en faisant de mon mieux pour lui rendre son sourire, mais après seulement quelques pas, mes lèvres se sont mises à trembler.

3

Ce n'était pas comme ça que j'avais imaginé ma soirée.

Il était tard, le siège d'InTech était en grande partie désert, j'avais au moins quatre ou cinq heures de travail devant moi, et mon estomac gargouillait si fort qu'on l'entendait à plusieurs mètres à la ronde.

— *Estoy jodida*, ai-je dit tout bas, prenant conscience de la panade dans laquelle je me trouvais.

Premièrement, je n'avais rien avalé de la journée, à part une pauvre salade verte, ce qui m'apparaissait à présent comme une grossière erreur, même si ce choix m'avait semblé raisonnable, étant donné que le mariage de ma sœur n'était plus que dans quatre semaines. Deuxièmement, je n'avais aucun en-cas à portée de main et pas de monnaie pour le distributeur automatique du rez-de-chaussée. Enfin, la présentation PowerPoint affichée à l'écran de mon ordinateur portable était toujours désespérément vierge.

Mes mains se sont posées sur mon clavier, mes doigts hésitant sur les touches pendant une minute entière.

Un SMS est arrivé sur mon téléphone, attirant mon attention.

Le nom de Rosie est apparu. J'ai déverrouillé l'appareil, et une image a aussitôt surgi. C'était la photo d'un café onctueux surmonté d'une magnifique rosace de mousse de lait. À côté, il y avait un brownie aux trois chocolats qui brillait effrontément sous la lumière du flash.

Rosie : Partante ?

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus ou de m'envoyer l'adresse. Ce festin ne pouvait venir que de notre café préféré de la ville, *Au coin de la rue*. Je me suis aussitôt mise à saliver à l'idée de la retrouver dans ce havre de paix dédié à la caféine sur Madison Avenue.

En étouffant un gémissement, j'ai répondu.

Lina : J'aimerais bien, mais je suis coincée au boulot.

Trois points ont bondi sur l'écran.

Rosie : Tu es sûre ? Je t'ai gardé une place.

Avant que je puisse rétorquer, un autre SMS est arrivé.

Rosie : J'ai eu le dernier brownie, mais je suis prête à partager. Seulement si tu te dépêches. Ma volonté a des limites.

J'ai soupiré. C'était bien plus attrayant que des heures supplémentaires un mercredi soir, mais...

Lina : Je ne peux pas. Je bosse sur la journée portes ouvertes dont je t'ai parlé. Je supprime cette photo, FYI. Trop tentant.

Rosie : Oh non ! Tu m'as simplement dit que tu devais t'en charger. C'est prévu quand ?

*Lina : Juste après mon retour d'Espagne. *émoji mariée* *émoji tête de mort**

Rosie : Je ne comprends toujours pas pourquoi c'est à toi de t'en occuper. Tu n'es pas déjà débordée ?

Tout à fait. Voilà ce que j'aurais dû être en train de faire, le travail pour lequel j'étais payée, au lieu de plancher sur l'organisation d'une journée portes ouvertes qui n'était qu'un prétexte pour se faire connaître auprès d'une bande de types en costume que je devrais nourrir et distraire tout en leur passant la pommade. Quoi que cela implique. Mais me lamenter ne mènerait à rien.

*Lina : *émoji blasé* C'est comme ça.*

Rosie : Je n'aime plus trop Jeff.

*Lina : Je croyais que c'était un quinquagénaire séduisant ? *émoji moqueur**

Rosie : En effet. Mais on peut être un beau quinquà et con en même temps. Tu sais bien que ce sont ceux qui m'attirent le plus.

Lina : Pas faux. Ce Ted était un vrai connard. Contente que vous ne soyez plus ensemble.

*Rosie : *émoji caca**

Les SMS ont cessé suffisamment longtemps pour que je considère que notre conversation était terminée. Parfait. Il fallait que je travaille sur cette présentation merdique.

Mon téléphone a bipé de nouveau.

Rosie : Désolée, le mari de la propriétaire vient d'arriver, et j'ai été distraite. #canon

*Rosie : Il est tellement beau. Il lui apporte des fleurs une fois par semaine.
*émoji qui pleure**

Lina : Rosalyn, il y en a qui essaient de bosser. Prends une photo, tu me la montreras demain.

*Rosie : Désolée, désolée. Tu as parlé à Aaron, au fait ? *émoji pensif* Il attend toujours ?*

Je n'étais pas fière de constater que mon estomac s'était noué à la mention inopinée d'une chose à laquelle je ne m'étais pas autorisée à penser.

Menteuse. Ces deux derniers jours, j'avais eu le sentiment qu'une bombe risquait de m'exploser

au visage au moment où je m'y attendrais le moins.

Non, depuis lundi, Aaron n'avait pas dit un mot au sujet de son absurde proposition d'être mon cavalier au mariage de ma sœur. Rosie n'avait pas abordé le sujet non plus, puisque nous nous étions à peine vues, nos emplois du temps respectifs étant particulièrement chargés.

*Lina : Je ne vois pas de quoi tu parles.
Qu'est-ce qu'il attendrait ?*

Rosie : ...

Lina : Une greffe du cœur ? J'ai entendu dire qu'il n'en avait pas.

Rosie : Très drôle. Tu devrais garder tes blagues pour lui.

Lina : Inutile, puisqu'on ne s'adresse pas la parole.

*Rosie : C'est vrai. Vous êtes bien trop occupés à vous lancer des regards torrides. *émoji feu**

Mes joues ont rougi malgré moi.

Lina : Qu'est-ce que ça veut dire ?

Rosie : Tu sais très bien ce que ça veut dire.

Lina : Que j'ai envie de le brûler sur un bûcher ? Ce n'est pas faux.

Rosie : Il travaille probablement tard lui aussi.

Lina : Et alors ?

*Rosie : Alors... tu pourrais aller dans son bureau
et le dévisager avec ton regard noir.
Je suis sûre qu'il adore ça.*

Qu'est-ce qu'elle racontait comme conneries ?
J'ai remué sur mon siège, mal à l'aise, tandis que
je fixais l'écran de mon téléphone avec horreur.

*Lina : De quoi tu parles ? Tu as encore
mangé trop de chocolat ? Tu sais que
ça te fait délirer. *emoji choqué**

*Rosie : Détourne la discussion autant
que tu veux.*

*Lina : Je ne change pas de sujet, je suis
sincèrement inquiète pour ta santé mentale.*

*Rosie : *emoji yeux levés au ciel**

C'était nouveau. Mon amie n'avait jamais
abordé directement le sujet. Elle se contentait
habituellement d'un commentaire ici et là de
temps en temps.

« Tension palpable », avait-elle dit une fois.

Ce à quoi j'avais répondu en soufflant si fort
qu'un peu de salive était sortie de ma bouche.

Voilà à quel point je trouvais ses observations
ridicules.

À mon humble avis, toutes les séries télévisées qu'elle suivait commençaient à perturber sa vision de la réalité. Et dire que c'était moi, l'Espagnole ! J'avais été bercée par les feuilletons de ma grand-mère, mais je ne vivais certainement pas dans l'un d'eux. Il n'y avait pas de tension refoulée entre Aaron Blackford et moi. Je ne le regardais pas d'une façon qui lui plaisait. Aaron n'aimait rien – comment aurait-il pu en être autrement, puisqu'il n'avait pas de cœur ?

Lina : Bon, j'ai du travail, je te laisse à ton café, mais lève le pied sur les pâtisseries. Je m'inquiète pour toi.

*Rosie : OK, OK. J'arrête pour le moment. *émoji cœur* Bon courage !*

*Lina : *émoji cœur* *émoji feu**

J'ai verrouillé mon téléphone et l'ai retourné sur le bureau avant de prendre une profonde inspiration pour me donner de l'énergie.

Il est temps de s'y mettre.

L'image du brownie au chocolat a surgi dans ma tête avec une force inattendue.

Non, Lina.

Penser au brownie – ou à n'importe quel autre aliment – ne m'aiderait pas. J'avais besoin de me convaincre que je n'avais pas faim.

— Je n'ai pas faim, ai-je dit à voix haute en attachant mes cheveux en chignon. Mon ventre est plein. Rempli de toutes sortes de nourritures

succulentes. Comme des tacos. Ou des pizzas. Ou des brownies. Du café et...

Mon estomac a grogné, ignorant mon exercice de représentation mentale et envahissant mon esprit de souvenirs d'*Au coin de la rue*. L'odeur délicieuse des grains de café torréfiés. La puissance sensorielle d'une bouchée de brownie aux trois chocolats. Le bruit de la machine à café qui chauffait le lait.

Un autre grondement s'est élevé.

En soupirant, j'ai chassé avec réticence ces images de mon cerveau et j'ai remonté les manches du gilet fin que je devais porter dans le bâtiment, la climatisation étant réglée au maximum en été.

— OK, petit estomac. Sois avec moi sur ce coup-là, ai-je marmonné, comme si ces paroles pouvaient faire une différence. Je nous emmènerai *Au coin de la rue* demain. Pour le moment, tu dois rester sage et me laisser travailler. D'accord ?

— D'accord.

Le mot a résonné dans mon bureau comme si c'était mon ventre qui avait répondu.

Mais je savais qui l'avait prononcé.

— Bizarre, a repris la voix grave, mais je suppose que ça va avec ta personnalité.

Sans avoir besoin de lever la tête pour deviner qui se cachait derrière cette voix, j'ai fermé les paupières.

Sois maudite, Rosalyn Graham. Tu as convoqué cette entité maléfique dans mon bureau et tu me le paieras en chocolat.

Jurant tout bas à l'idée qu'il avait entendu mon petit monologue, j'ai adopté une expression neutre et j'ai détourné les yeux de mon ordinateur.

— Bizarre ? J'aime à penser que c'est attendrissant.

— Ça ne l'est pas, a-t-il répondu aussitôt.
Beaucoup trop rapidement.

— C'est un peu perturbant quand on dit plus de quelques mots. Et tu étais carrément en pleine conversation avec toi-même.

J'ai attrapé la première chose qui traînait sur mon bureau, un surligneur. J'ai inspiré puis expiré.

— Je suis désolée, Blackford, mais je n'ai pas le temps de discuter de mes manies en ce moment, ai-je dit en brandissant mon surligneur. Tu avais besoin de quelque chose ?

Il se tenait sur le seuil de la pièce, son ordinateur portable sous un bras, les sourcils relevés.

— Qu'est-ce qu'il y a au coin de la rue ? a-t-il demandé en avançant dans ma direction.

Concentrée sur ma respiration, j'ai ignoré sa question, observant ses longues jambes réduire la distance entre lui et mon bureau. Puis il l'a contourné et s'est arrêté quelque part à ma gauche.

J'ai fait pivoter ma chaise pour me retrouver face à lui.

— Pardon, mais est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

Son regard s'est posé derrière moi, sur l'écran de mon ordinateur portable, et il a penché son corps massif en avant.

Prenant conscience de sa proximité et de sa taille imposante, je me suis plaquée contre le dossier de mon fauteuil.

— Allô ?

Le mot est sorti plus faiblement que je ne l'aurais voulu.

— Je peux savoir ce que tu fais ?

Il a mis sa main gauche à plat sur mon bureau et a fredonné, le son de sa voix semblant soudain beaucoup trop proche. À quelques centimètres de mon visage.

— Blackford, ai-je articulé très lentement en regardant ses yeux parcourir la diapositive PowerPoint sur mon écran.

Elle affichait une ébauche du programme que j'étais en train d'élaborer pour la journée portes ouvertes d'InTech.

Je savais ce qu'il faisait, mais je ne comprenais pas pourquoi. Pas plus que je ne connaissais la raison pour laquelle il m'ignorait – sinon parce qu'il était le plus grand emmerdeur du monde.

— Blackford, je te parle.

Perdu dans ses pensées, il a laissé échapper un nouveau bourdonnement, un son étouffé et viril...

Et horripilant ! me suis-je sermonnée.

J'ai dégluti pour chasser la boule qui s'était formée dans ma gorge.

Soudain, il a pris la parole.

— C'est tout ce que tu as ?

Il a distraitement posé son ordinateur portable sur mon bureau, juste à côté du mien. J'ai plissé les yeux.

— « 8 heures, accueil des visiteurs. »

Un bras imposant est passé devant mon visage en direction de mon écran.

J'ai reculé encore un peu, observant ses biceps se contracter sous le tissu de sa chemise.

Aaron a continué à lire à voix haute, en pointant du doigt chaque élément :

— « 9 heures, introduction aux stratégies commerciales d'InTech. »

Mes yeux ont remonté jusqu'à son épaule.

— « 10 heures, pause-café »... jusqu'à 11 heures. Il va falloir beaucoup de café. « 11 heures, activités avant le déjeuner », non précisées.

Je me suis surprise à remarquer que son bras remplissait parfaitement et complètement la manche, ses muscles moulés dans le tissu fin ne laissant que peu de place à l'imagination.

— « 12 heures, pause déjeuner »... jusqu'à 14 heures. Sacré buffet ! Oh, et il y a une autre pause-café à 15 heures.

Le bras sur lequel j'étais concentrée s'est figé en l'air avant de retomber.

Rougissant, je me suis rappelé que je n'étais pas ici pour le mater. Ni lui ni les muscles que j'avais remarqués sous sa banale chemise.

— C'est pire que ce que je pensais. Pourquoi n'as-tu rien dit ?

Je suis sortie de ma transe et j'ai levé les yeux vers lui.

— Excuse-moi, quoi ?

Aaron a incliné la tête, puis quelque chose a semblé attirer son attention. Mon regard a suivi sa main, et il a attrapé l'un des stylos éparpillés sur mon bureau.

— Tu n'as jamais organisé un événement pareil et tu n'as pas l'air de savoir comment t'y prendre.

Il a déposé le stylo dans mon pot à crayons en forme de cactus.

— J'ai une certaine expérience des ateliers, mais seulement pour des collègues, jamais pour des prospects, ai-je marmonné en suivant ses doigts qui

répétaient l'action avec un deuxième stylo, puis un troisième. Excuse-moi, mais qu'est-ce que tu fais ?

— OK, a-t-il dit simplement en prenant mon crayon préféré, un rose surmonté d'une plume de la même couleur vive.

Il l'a étudié bizarrement en haussant les sourcils.

— Ce n'est pas idéal, mais c'est un début, ai-je poursuivi.

Il a brandi l'objet devant moi.

— Sérieusement ?

Je l'ai arraché de sa main.

— Ça me remonte le moral.

Je l'ai laissé tomber dans le pot.

— Est-ce que ça heurte tes goûts, Monsieur Robot ?

Aaron n'a pas répondu. Au lieu de cela, il a rassemblé deux dossiers que j'avais empilés – d'accord, que j'avais balancés quelque part sur ma droite.

— Je m'y connais en événements comme celui-ci, a-t-il affirmé en s'emparant des dossiers et en les alignant sur un coin de mon bureau. J'en ai organisé quelques-uns avant de travailler pour InTech.

Il a ensuite saisi mon agenda, qui traînait au milieu du désordre qui régnait – j'en prenais conscience à présent – sur mon espace de travail.

— Il va simplement falloir aller vite. On n'a pas beaucoup de temps pour tout programmer.

Pardon ?

— « On » ?

Je lui ai arraché mon agenda des mains.

— Il n'y a pas de « on » ici, ai-je observé avec ironie. Et tu veux bien laisser mes affaires tranquilles ? Qu'est-ce que tu essaies de faire ?

Il a agrippé le dossier de mon siège. Il me prenait presque en sandwich entre le bureau et le fauteuil, son visage juste au-dessus du mien tandis qu'il contemplait mon fouillis.

J'ai attendu une réponse en étudiant son profil et en m'efforçant de ne pas prêter attention à la chaleur qui émanait de son corps.

— Tu ne peux pas te concentrer dans un bureau aussi encombré, m'a-t-il finalement dit d'un ton direct. Alors, j'y remédie.

Je suis restée bouche bée.

— J'arrivais très bien à me concentrer jusqu'à ce que tu arrives.

— Je peux voir la liste des participants que Jeff a rédigée ?

Ses doigts ont volé sur les touches de mon clavier, et il a ouvert une nouvelle fenêtre.

Une vague de chaleur prenait naissance au creux de mon ventre. J'étais mal à l'aise, mais au moins il avait cessé de tripoter mes affaires.

— La voici.

Il a parcouru le document tandis que je me contentais de fixer son profil, me sentant de plus en plus submergée par sa proximité.

Seigneur !

— D'accord, a-t-il poursuivi, il n'y a pas beaucoup de monde, donc la restauration ne devrait pas être difficile à organiser. Quant au... programme que tu as imaginé, il ne fonctionnera pas.

Les mains sur les genoux, j'ai senti l'angoisse poindre. Je commençais à me dire que je n'allais pas m'en sortir.

— Je ne t'ai pas demandé ton avis, mais merci de me le donner, ai-je dit faiblement en attrapant mon

ordinateur portable et en le rapprochant de moi. Maintenant, si tu veux bien, je vais m'y remettre.

Aaron a baissé la tête au moment où je levais les yeux vers lui.

Il a sondé mon visage pendant un bref instant qui a semblé s'étirer sur plus d'une minute – une minute très gênante.

Passant derrière moi, il s'est placé sur ma droite et a pris appui sur le bureau pour allumer son propre ordinateur.

— Aaron, ai-je répété pour ce que j'espérais être la dernière fois ce soir, tu n'as pas besoin de m'aider. Si c'est ce que tu essaies de faire.

J'avais murmuré la fin de la phrase.

J'ai fait rouler ma chaise plus près en le regardant taper son mot de passe et en m'efforçant de ne pas prêter attention à ses larges épaules qui envahissaient mon champ de vision.

Por amor de Dios. Il fallait que j'arrête de le reluquer.

Mon cerveau affamé avait clairement du mal à se comporter normalement. Et c'était sa faute. J'avais besoin qu'il parte. **LE PLUS VITE POSSIBLE.** À une distance acceptable, il était extrêmement banal, mais là, il était... trop près.

— J'ai quelque chose que nous pouvons utiliser.

Il tapotait sur le clavier de son ordinateur en quête du document auquel je supposais qu'il faisait référence.

— Avant de quitter mon ancien employeur, on m'a fait rédiger une procédure. Un manuel, en quelque sorte. Il devrait être quelque part ici. Attends.

Aaron a continué ses recherches alors que mon agacement grandissait à chaque seconde. Contre lui. Contre moi. En fait, tout me mettait hors de moi.

— Aaron, ai-je soufflé tandis qu'un document PDF s'ouvrait enfin sur son écran.

J'ai adouci ma voix, pensant qu'en étant plus gentille j'obtiendrais plus facilement gain de cause.

— Il est tard, et tu n'es pas obligé de faire ça. Tu m'as déjà donné quelques pistes. Tu peux partir maintenant.

J'ai montré la porte.

— Merci.

Ses doigts continuaient à s'agiter gracieusement sur les touches.

— Il y a un peu de tout : des exemples d'ateliers, des notions clés pour les activités et la dynamique de groupe, et même des objectifs à garder en tête. On peut le parcourir ensemble.

« On ». Encore ce mot.

— Je peux le faire toute seule, Blackford.

— Je peux t'aider.

— Tu peux, mais tu n'es pas obligé. Je ne sais pas d'où te vient cette pulsion de voler au secours des autres tel un Clark Kent de l'informatique, mais non merci. Je ne suis pas une demoiselle en détresse.

Le pire, c'était que j'avais vraiment besoin d'aide. Ce que j'avais du mal à accepter, c'était qu'Aaron soit le seul à pouvoir me la fournir.

Il s'est redressé de toute sa taille.

— Un Clark Kent de l'informatique ?

Il a froncé les sourcils.

— C'est censé être un compliment ?

— Non.

J'ai levé les yeux au ciel, même s'il avait peut-être un peu raison.

Il ressemblait à l'homme qui se cachait sous l'identité secrète de Superman, celui qui portait un costume, avait des horaires de bureau et était plutôt sexy pour un gars travaillant derrière un ordinateur.

Non que je sois prête à l'admettre à voix haute. Pas même devant Rosie.

Aaron a étudié mon visage pendant quelques secondes.

— Je pense que je vais le prendre comme un compliment, a-t-il conclu alors qu'un petit sourire effleurait ses lèvres.

Sosie prétentieux de Clark Kent.

— Eh bien, ce n'en est pas un.

J'ai attrapé ma souris et cliqué pour ouvrir un dossier au hasard.

— Thor ou Captain America, ça, ça aurait été un compliment. Mais tu n'es pas Chris Evans. Et puis, plus personne ne s'intéresse à Superman, monsieur Kent.

Aaron a semblé réfléchir à ma déclaration pendant un instant.

— On dirait que toi, si.

Comme je l'ignorais, il a fait quelques pas dans mon dos. Je l'ai observé traverser la pièce jusqu'au bureau de l'un des types avec qui je partageais mon espace de travail et qui était manifestement parti depuis des heures. Il a attrapé sa chaise d'une main et l'a fait rouler dans ma direction.

J'ai croisé les bras sur ma poitrine tandis qu'il plaçait le siège près du mien et laissait son corps imposant tomber dessus, arrachant un grincement à la chaise.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu m'as déjà posé cette question.

Il m'a dévisagée un instant.

— À ton avis ?

— Je n'ai pas besoin de tes services, Blackford.

Il a soupiré.

— Encore une impression de déjà-vu.

— Tu..., ai-je bégayé. Je...

— Catalina, a-t-il dit, et j'ai détesté la façon dont mon nom sonnait sur ses lèvres à ce moment précis. Tu as besoin d'aide, or on sait, toi et moi, que tu n'en demanderas jamais. Alors je nous fais gagner du temps à tous les deux.

Il n'avait pas tort. Je n'aurais jamais demandé quoi que ce soit à Aaron, pas quand je savais exactement ce qu'il pensait de moi.

Personnellement, professionnellement, ça n'avait pas d'importance. Je savais parfaitement quelle idée il se faisait de moi depuis le début. Je l'avais entendue de sa propre bouche plusieurs mois plus tôt, même s'il n'en savait rien. Il n'était donc pas question que j'accepte la moindre chose de sa part, et peu importait que cela fasse de moi quelqu'un de rancunier. Je ferais avec.

Aaron a basculé en arrière et a posé les mains sur les accoudoirs du siège. Sa chemise s'est tendue sur son torse, attirant mon regard malgré moi.

Seigneur ! Mes yeux se sont fermés pendant une seconde. J'avais faim, j'étais fatiguée de devoir gérer tout cela, et mon corps choisissait ce moment pour me trahir. À ce stade, je nageais en pleine confusion.

— Ne sois pas si têtue, a-t-il repris.

« Têtue ». Et pourquoi pas ? Parce que je n'avais pas demandé son aide et que j'étais censée l'accepter quand il décidait de la proposer ?

J'étais énervée à présent. C'est probablement pour ça que j'ai ouvert ma bouche sans réfléchir.

— C'est pour ça que tu n'as rien dit pendant la réunion où on m'a balancé ça à la figure ? Parce que je n'ai pas demandé d'aide ? Parce que je suis trop têtue pour l'accepter ?

J'ai immédiatement regretté d'avoir parlé. Les mots étaient sortis tout seuls, comme si j'avais été poussée par une force invisible.

Une émotion a traversé son visage habituellement impassible.

— J'ignorais que tu voulais que j'intervienne.

Bien sûr. Personne ne l'avait fait. Pas même Héctor, que je considérais presque comme un membre de ma famille. Ne savais-je pas déjà comment cela se passait ? Oui, j'étais parfaitement au courant que, dans ce genre de situation, il y avait deux groupes de personnes. Celles qui croyaient que ne rien dire les mettait en terrain neutre et celles qui choisissaient leur camp. Et, le plus souvent, c'était le mauvais. Ce n'était pas toujours aussi inoffensif que les commentaires condescendants et irrespectueux de Gérald. Parfois, c'était bien pire. Je le savais. J'en avais fait l'expérience il y avait longtemps.

J'ai secoué la tête, chassant ces souvenirs.

— Cela aurait-il fait une différence, Aaron ? Si je t'avais demandé d'intervenir ? ai-je insisté comme s'il tenait la solution entre ses mains alors que ce n'était pas le cas.

Je l'ai observé tandis que mon cœur s'emballait.

— Ou si je te disais que je suis fatiguée de devoir demander, est-ce que tu interviendrais ?

Aaron m'a étudiée en silence, scrutant mon visage avec ce qui ressemblait à de la prudence.

Mes joues se sont échauffées sous son regard, me faisant regretter de plus en plus d'avoir parlé.

— Oublie ce que j'ai dit, d'accord ?

J'ai détourné les yeux, désespérée et furieuse contre moi-même de m'être confiée à Aaron, alors qu'il ne me devait rien.

— Je dois organiser cet événement, de toute façon. Comment ou pourquoi, ça n'a pas d'importance.

Ni le fait que ce ne serait pas la dernière fois.

Aaron s'est redressé, se penchant légèrement vers moi. Il a pris une profonde inspiration alors que je retenais mon souffle, attendant qu'il me livre le fond de sa pensée.

— Tu n'as jamais eu besoin de personne pour mener tes batailles, Catalina. C'est l'une des qualités que je respecte le plus chez toi.

Ses mots m'ont serré la poitrine, provoquant une pression qui me mettait mal à l'aise.

Aaron ne disait pas ce genre de chose, à personne, et surtout pas à moi.

J'ai ouvert la bouche pour lui répéter que ça n'avait pas d'importance, que je m'en fichais, qu'on pouvait passer à autre chose, mais il a levé une main pour m'imposer le silence.

— Par ailleurs, je ne t'ai jamais considérée comme quelqu'un qui recule et qui ne donne pas le meilleur de lui-même lorsqu'il est confronté à un défi. Qu'il soit imposé injustement ou non, a-t-il ajouté avant de se détourner pour faire face à nos ordinateurs. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Ma bouche s'est refermée.

Je ne reculais pas. Je n'avais pas peur de prendre des risques. Je savais que je pouvais organiser cet événement. J'étais juste... Bon sang ! J'étais juste épuisée et incapable de me sentir motivée par un projet aussi décourageant.

— Je ne suis pas...

— Alors, qu'est-ce qu'on fait, Catalina ?

Ses doigts se sont posés sur le clavier.

— On pleurniche ou on travaille ?

— Je ne pleurniche pas, ai-je soufflé.

Crétin au look de Clark Kent.

— Alors, on travaille, a-t-il répliqué.

Je l'ai étudié. Sa mâchoire était serrée, prouvant sa détermination. Et peut-être aussi son irritation.

— Il n'y a pas de « on », ai-je murmuré.

Il a secoué la tête, et je jure que l'ombre d'un sourire a effleuré ses lèvres pendant une fraction de seconde.

— Seigneur...

Il a levé les yeux au ciel, comme s'il implorait Dieu de lui donner de la patience.

— Accepte mon aide. C'est tout.

Il a jeté un coup d'œil à sa montre et a soupiré.

— Je n'ai pas toute la soirée pour te convaincre.

Il avait retrouvé son air grincheux. Voilà le Aaron que je connaissais.

— Nous avons déjà perdu assez de temps.

Je me sentais plus à l'aise avec cet Aaron revêche. Il ne disait pas de choses stupides, comme le fait qu'il me respectait.

À mon tour, je me suis renfrognée, car je devais accepter de ne plus le mettre à la porte de mon bureau.

— Je suis aussi têtu que toi, a-t-il murmuré en tapant quelque chose sur son ordinateur portable. Tu sais que c'est vrai.

Reportant mon attention sur mon écran, j'ai décidé de laisser cette étrange trêve s'installer entre nous. Pour le bien de la réputation d'InTech. Pour ma propre santé mentale aussi, car il me rendait complètement folle.

Nous serions deux idiots grincheux qui se toléreraient l'un l'autre le temps d'une soirée.

— Très bien. J'accepte que tu m'aides si tu y tiens tant, ai-je déclaré en essayant de ne pas tenir compte du nœud qui s'était formé dans mon ventre – une sensation qui ressemblait beaucoup à de la gratitude.

Il m'a jeté un regard rapide, une lueur indéchiffrable au fond des yeux.

— Nous allons devoir repartir de zéro. Ouvre un modèle vierge.

Détournant la tête, j'ai tenté de me concentrer sur mon écran.

Nous étions silencieux depuis quelques minutes quand, du coin de l'œil, j'ai perçu un mouvement. Aussitôt après, il a déposé quelque chose sur mon bureau, entre lui et moi.

— Tiens, l'ai-je entendu dire.

J'ai baissé les yeux sur un objet enveloppé dans du papier-alu. Un carré d'une dizaine de centimètres de long.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une barre de céréales, a-t-il répondu sans me regarder en continuant à taper sur son clavier. Tu as faim. Mange-la.

J'ai vu mes mains se diriger d'elles-mêmes vers la barre de céréales. Une fois déballée, je l'ai inspectée de près. C'était du fait maison, à en juger par la façon dont l'avoine grillée, les fruits secs et les noix étaient assemblés.

J'ai entendu le long soupir d'Aaron.

— Si tu me demandes si c'est empoisonné, je te jure que...

— Non, ai-je murmuré.

J'ai senti de nouveau cette pression bizarre dans ma poitrine. J'ai porté l'en-cas à ma bouche, j'ai mordu dedans et j'ai gémi de plaisir.

— Pour l'amour de Dieu ! a marmonné l'homme à ma droite.

Après avoir englouti cette merveille sucrée au goût noisette, j'ai haussé les épaules.

— Désolée, mais ça valait un gémississement.

Il a secoué la tête sans détourner les yeux de son écran. Alors que j'étudiais son visage, un sentiment étrange et peu familier s'est installé en moi. Et cela n'avait rien à voir avec ma découverte des talents inattendus de pâtissier d'Aaron. C'était quelque chose d'autre, quelque chose de chaud et de flou que j'avais ressenti quelques minutes plus tôt, mais maintenant, ça me donnait envie de sourire.

J'étais reconnaissante.

Aaron Blackford, sosie renfrogné de Clark Kent, était dans mon bureau. Il m'aidait et me nourrissait d'en-cas faits maison, et j'étais contente. Soulagée, même.

— Merci.

Le mot s'était échappé de mes lèvres.

Il s'est tourné vers moi, et je l'ai vu se détendre pendant un instant. Puis il a lancé un coup d'œil à mon PC.

— Tu n'as toujours pas ouvert de document ?

— *Oye*.

Le mot espagnol était sorti tout seul.

— Pas besoin d'être si autoritaire. Tout le monde n'a pas vos pouvoirs de rapidité, monsieur Kent.

Il a haussé les sourcils, nullement impressionné.

— En effet, certains ont même les pouvoirs inverses.

— Très drôle.

Son regard est revenu sur son écran.

— Document vierge. Aujourd'hui, si ce n'est pas trop demander.

La nuit allait être longue.